

ET CRIES-TU ? ET, QUI ES-TU ?

“Alors, pourquoi écrire ? L’écrivain, depuis quelques temps déjà, n’a plus l’outrecuidance de croire qu’il va changer le monde [...]” (Jean-Marie Gustave Le Clézio, discours de réception du prix Nobel, Dans la forêt des paradoxes.)

La pulpe de mes doigts, serrée contre le stylographe, accrochée à lui comme s’il était question de vie, comme si c’était la question d’une vie. J’écris, ou bien, j’en ai tout l’air, tout le geste. Je noircis, le reste, de la copie, d’une autre, puis d’une autre, pleine de mots, mais pleine de faux. C’est absurde. Je n’écris pas. Je copie. Écraser sur le papier les phrases que d’autres ont déjà avalées, répéter leurs thèses, des chapitres d’oeuvres à en vomir des lignes récitées ; ça n’a aucun sens.

Pour quoi écrire, si c’est pour ne pas écrire.

Saisie d’une pulsion qui rendrait tout lâcher du feutre inenvisageable, l’encre s’échappe des fibres synthétiques de sa mine qui s’écartent pour délivrer, laisser s’imprimer sur le papier les mots, les idées qui traversent l’axe littéraire de cette année, et puis mes nuits, et mes pensées.

“L’écriture de soi.”

Le son du verre qui cogne contre la table du café interrompt mon travail de réflexion, et m’arrache à mes contemplations. Le grondement des camions, le vent qui ne s’exprime qu’au travers d’une partie de mes cheveux, l’autre abritée par les persiennes, les bribes d’échanges des passants, l’odeur émanant du café, (moi) au milieu du chaos, et puis les lignes, et puis les mots.

S’écrire. Ecrire, ses cris. C’est crier. S’écrier. Et crier de l’âme, hurler des doigts, brandir les armes, crisser de soi. Et pourtant.

Toujours ce même point. Cette même image imprimée dans mon esprit, immense point d’interrogation incessant, immergeant dès que s’immisce en moi la même inconnue, à chaque instant : “Alors, pourquoi écrire ?” Cette proposition, qui tourne et retourne sans l’ombre d’une réponse et ne me laisse pas dormir, qui fait naître mes doutes et que je redoute, en expire. C’est vrai, pourquoi écrire, si tout a été dit ? Comment *écrire*, quand les mots ne sont plus qu’outils, gaspillés pour l’usage ? Comment *dire*, si les signes ne signifient plus, si “je t’aime” n’est plus que la réaction automatique suggérée à la fin de chaque message ? On ne sait plus écrire. On n’écrit plus. On ne crie plus. Et pourtant.

Toujours la même majuscule. Le défilé des lettres qui s’impose. Toujours le même motif, le même tapis de fleurs, à la même heure, à l’heure pour les cris, alors, pourquoi écrire, toujours les mêmes mots, qui me harcèlent au fond, comme les fleurs et les souvenirs de Marcel le font, les lettres, les lignes, qui coulent à flots, mes peurs, mes colères, versés, qui pleuvent, à sceaux. C’est pouvoir crier, mais comme si le son était mécaniquement réglé sur la même fréquence, comme

les chaînes d'information qui diffusaient systématiquement le même point de vue, aligné, conformé, formaté pour suivre la même direction. Alors apprendre serait être libre. Être libre, ou s'enchaîner de thèses, de doctrines, de critiques, réduire ce que l'on pensait savoir à néant, se censurer, se condamner son âme au silence, lier ses lèvres de ce que d'autres ont saigné, toute expression personnelle menacée par un flot de paroles d'autres qui semblaient mieux dites, mieux pensées, légitimes, à emporter ses mots, ses maux à soi, son radeau, sa bouteille en mer. C'est, en essayant de les fuir, dériver encore une fois vers les mêmes métaphores galvaudées d'avoir été tant de fois criées (voyez par vous-mêmes). Une rengaine rebattue, rabâchée, jusqu'à ne plus rien raviver que les lourds soupirs du déjà lu, du lu et relu. C'est, en vue de déplier la force d'attraction qui nous pousse à soupirer *cris*, recommencer *crissures* et ratures, retomber sur le même sol, la même imperturbable ligne horizontale, le même constat du même manqué, de l'échec. (voyez par vous-mêmes, l'auteur se lit lui-même)

Et pourtant.

Lilou LEGRIS